

Les affinités électives, ou la chimie des sentiments

Hervé Dumez

Soit A et B formant un couple depuis plusieurs années ; surviennent C et D, sans lien entre eux ; instantanément et passionnément, A et D tombent d'amour l'un pour l'autre, dominés par le sentiment qu'ils ont été créés l'un pour l'autre. Plus insensiblement mais tout aussi pleinement, B et C s'attirent mutuellement.

Le sujet est par nature théâtral. Sacha Guitry en a fait une pièce au dénouement léger : *Quadrille*, le titre étant emprunté à la danse¹. Entre les mains d'un homme de scène consommé, la pièce respecte parfaitement l'unité de lieu et d'action, et en grande partie l'unité de temps, c'est-à-dire les règles de la tragédie classique à laquelle l'intrigue aurait pu conduire. Tout est resserré sur une après-midi, une nuit et un matin, avec un épilogue un peu plus tard. Les choses se précipitent : « *Ce que je sais, c'est que tu es en train de jouer vingt ans de ta vie – contre trois heures...* » Une forme de destin à l'antique est présent, que ressent l'héroïne : « *Oui, on peut être fasciné. J'en suis la preuve* » et le tragique est effleuré souvent : « *Je vais te dire, nous sommes tous les deux victimes d'une espèce de catastrophe.* » Ou dans cette réplique que lui donne son (déjà ex-) partenaire : « *J'ai pleuré, oui – je ne m'en cache pas, je ne m'en vante pas : je l'avoue.* » Chaque tentative de retour à la raison reste désespérément vaine : « *Tu m'exaspères – et moi je t'horripile.* »

Mais Guitry, bien sûr, tourne le tout en comédie. « *Alors, en somme, si je comprends bien, il faut que je lui dise exactement la moitié de la vérité* », demande l'une. Et comme l'héroïne première a fait une tentative de suicide avortée, son partenaire a ce commentaire : « *Elle était une empoisonnée – et ce n'est plus qu'une emmerdeuse !* ». Tout doit se terminer en vaudeville à la grille d'entrée du parc de Saint-Cloud, le soir du mariage, par une rencontre entre le nouvel époux et celle qui va se donner à lui, et qui n'est pas la nouvelle épouse.

Goethe traita le même sujet sur un mode tragique, la dissolution-recomposition des couples conduisant à la mort, et par-delà à une forme de transfiguration.

Le titre qu'il choisit et qui intrigua ses contemporains est directement emprunté à la chimie de l'époque. Torbern Olof Bergman avait publié

1. La pièce a été créée le 21 septembre 1937. Guitry en a fait un film, sorti en 1938, dont Valérie Lemerrier a donné une nouvelle version en 1997. André Dussolier y remplace Sacha Guitry dans le rôle de Philippe, Sandrine Kimberlain Jacqueline de Lubac dans celui de Claudine, la réalisatrice prenant elle-même la place de Gaby Morlay dans le rôle de Paulette.

à Uppsala en 1775 sa *Disquisitio de attractionibus electivis*, traduite en allemand huit ans plus tard par *Wahlverwandschaften* – affinités électives. Bergman constatait que, parfois, lorsque l'on met un corps qui semble fait d'une matière unique en contact avec un autre présentant lui

aussi une unité, instantanément le premier se partage en deux éléments qui s'unissent aux deux éléments du second, dissous lui aussi. Il semble que ce soit un jeune philosophe que Goethe appréciait, Schelling, qui au cours de leurs conversations lui ait parlé de cette théorie. En réalité, cette simple constatation d'un phénomène n'en est pas une et la chimie moderne passa rapidement à autre chose.

Goethe maîtrisait parfaitement le théâtre comme le roman. Il devait avoir vu, comme Guitry le fit après lui, que le sujet de deux couples se recombinant était par nature théâtral : « *le destin qui pousse les hommes contre leur gré, par des circonstances extérieures privées de lien entre elles, vers une catastrophe imprévue, n'a de place que dans le drame* », avait-il même théorisé. Or le destin conçu comme une opération de type chimique et

conduisant à la catastrophe est exactement le sujet des *Affinités*, qui ne peut *a priori* pas se prêter au roman dont la nature, selon Goethe toujours, est d'être lent alors que le drame doit aller vite.

Ce n'est donc certainement pas par erreur qu'il choisit la forme *a priori* la moins bien adaptée à son sujet. Dans un entretien avec Eckerman (6 mai 1827), il fit cette remarque « *Je ne vois guère, comme ouvrage de quelque étendue, où j'aie conscience d'avoir travaillé à exposer, d'un bout à l'autre, une certaine idée, que mes Affinités Électives.* » Mais quelle est donc cette « certaine » idée ? Depuis la parution même du roman en 1809, on s'interroge.

Le lecteur des *Affinités* est confronté à la lenteur et aux longueurs inhérentes au roman. On lui parle d'un couple d'aristocrates du début du XIX^e siècle dessinant les allées de son parc, aménageant son jardin, construisant un pavillon d'été, exécutant quelque sonate, lui à la flûte, incapable de respecter la mesure, elle s'efforçant de l'accompagner au clavier. On lui présente des intrigues en miroir déformé, comme celle du couple que forment le comte et la baronne, tous les deux mariés chacun de son côté, se présentant dans la société comme amis sans que nul ne soit dupe de leur véritable relation. Les personnages, comme eux, n'ont souvent pas de nom, tels l'architecte et le professeur, ou le maçon, qui multiplient les discours didactiques et dont l'existence est comme tutorée par leur métier à la différence de celle des aristocrates. Un nom propre peut être aussi un nom commun déguisé. Un ancien pasteur qui s'est donné pour fonction de faire de la médiation ou de la thérapie de couples, s'appelle Mittler, c'est-à-dire l'intermédiaire. Il apparaît quand il ne faut pas, avec les paroles qui ne conviennent pas (mais en est-il qui puissent aller contre la passion ?). Et puis, malgré ses tentatives maladroites, l'action se hâte brusquement, avec la fatalité qui est la sienne, parfois



Germaine Richier,
Centre Pompidou,
11 mars 2023

en une sorte de précipité rythmique et chimique : « *Odile, portée par le sentiment de son innocence sur le chemin du bonheur le plus désiré, ne vit que pour Édouard.* » Ou lors de la nuit d'amour qui va conduire à la naissance de l'enfant, les deux êtres qui s'unissent rêvant chacun d'un autre absent : « *Dans la demi-obscurité de la veilleuse, l'inclination secrète et l'imagination l'emportèrent aussitôt sur la réalité. Édouard ne tenait qu'Odile dans ses bras ; Charlotte voyait planer devant son âme, proche ou lointaine, l'image du capitaine, et ainsi, assez étrangement, présence et absence s'entrelaçaient avec ravissement et volupté.* »

Ce roman, peut-être, est à l'image de nos vies, faites de longues digressions juste mouvementées en surface, d'intérieurs que l'on réaménage, de jardins qu'on soigne, d'évolutions dans un métier, de tous les projets du quotidien qui les constituent, raison pour laquelle peut-être, comme le faisait remarquer Goethe à Eckerman, on ne fut jamais tendre avec cette œuvre. Et puis parfois la violence intense d'une passion les brise soudainement en éclats sans que nul n'y puisse rien, à la manière de ce qui advient à Édouard et Charlotte ■

Références

- Benjamin Walter (1983) *Essais I. 1922-1934*, Paris, Denoël.
- Eckerman Johann Peter (1930) *Conversations avec Goethe*, Paris, Henri Jonquières.
- François-Poncet André (1910) *Les Affinités Électives de Goethe. Essai de commentaire critique*, Paris Félix Alcan.
- Goethe Wolfgang von (1954) *Romans*, Paris, Pléiade.
- Guity Sacha (1991) *Quadrille*, Paris, Presses de la Cité Pocket.
- Joly Bernard (2006) "Les Affinités électives de Goethe entre science et littérature", *Methodos*, n° 6, <https://journals.openedition.org/methodos/482>